Correspondance

Nous n'avons pas protesté tout à fait pour rien dans notre précédent numéro contre les propos inqualifiables tenus sur Silone par certain collaborateur de « la Tribune de Genève » à son retour du congrès international du Pen Club à Vienne. Ledit collaborateur, en effet, nous a fait parvenir copie de la lettre d'excuse qu'alerté par nos remarques il a finalement adressée à l'auteur de « Fontamara ». Allons tant mieux, encore qu'il eût été plus correct – et plus courageux – de rectifier dans le journal même...

* * *

D'autre part, nos lecteurs n'auront certainement pas oublié la si vivante « Étape à Zurich » d'Arthur Koestler, parue dans notre numéro 9 ; aussi sommes-nous persuadés qu'ils prendront avec intérêt connaissance des quelques rectifications de détail qu'apporte la lettre suivante, adressée par Silone à Koestler :

Rome, le 30 septembre 1955.

Mon cher Koestler,

Sur le fondement de la petite controverse entre vous et l'« Europa Verlag », à propos de la première édition de « Fontamara », je peux vous assurer que la vérité est quelque peu différente. Le mérite majeur de la traduction allemande de « Fontamara », n'est, en réalité, d'aucun mécène ni d'aucun éditeur, mais de Mme Nettie Sutro-Katzenstein, qui se chargea

de la traduction tout de suite après avoir lu mon manuscrit. Jakob Wassermann, ayant pris connaissance de la traduction de Mme Sutro, fit ensuite accepter le livre par Bermann-Fischer (Berlin), qui s'apprêtait à l'imprimer après que le texte eut été agréé par la « Frankfurter Zeitung » comme feuilleton. Mais les événements d'Allemagne firent échouer ces plans. Avant de nous adresser à M. Oprecht, qui à l'époque était surtout libraire, la traduction fut d'abord offerte à d'autres éditeurs suisses (je me rappelle encore la réponse insolente de M. Rascher, l'ancien éditeur de Barbusse et futur éditeur des Œuvres complètes de Mussolini.) C'est aussi un fait connu que, malheureusement, l'édition « aux frais de l'auteur » était et reste largement pratiquée par les éditeurs suisses. Mais dans le cas de « Fontamara » il faut reconnaître que le risque « moral » était, à l'époque, plus grand que le matériel ; or, pourquoi nier que M. Oprecht accepta consciemment le risque d'être un éditeur antifasciste au moment où M. Motta dirigeait le Département d'État à Berne ? En effet, à cause de cela, il eut à souffrir plusieurs inconvénients. Oui, le contrat de publication de « Fontamara » était ce qu'on appelle un « Kommissionsvertrag ». Le livre fut imprimé à Schaffhouse, par l'Imprimerie coopérative (socialiste) qui ne demanda aucune avance et aucune garantie, d'autant plus que, avant l'impression, j'avais pu recueillir, parmi les amis de Zurich, environ 800 souscriptions, ce qui suffisait largement pour le payement des 2 000 premiers exemplaires, tirage prévu. M. Bernard Maier n'eut donc pas à intervenir dans cette affaire, bien qu'il en eût été question à un moment où les souscriptions n'avaient pas encore été recueillies. À propos de lui et de mes livres, je me rappelle aussi que l'« Universum Bücherei » de Bâle (Willi Münzenberg) eut à lui proposer, deux ans plus tard, de subventionner une édition spéciale de « Brot und Wein » pour l'Allemagne ;

mais, encore une fois, cela demeura un projet. Toujours est-il que je garde un bon souvenir de M. Maier. Lorsque je l'ai connu, à Ascona, il était déjà vieux, et s'il concevait encore des projets, ceux-ci restaient désormais des rêveries, car, à part les affaires, il vivait surtout des réminiscences de sa jeunesse, pendant laquelle il avait côtoyé des milieux libertaires belges. Quant à sa femme, je crois qu'on lui ferait du tort en lui attribuant des intérêts littéraires : elle était quelque chose de plus, une charmante hôtesse. Enfin, je n'ai aucune raison de taire que, à cette époque-là, je fréquentais sa maison surtout pour y rencontrer une jeune étudiante, stalinienne farouche, qui s'appelait Elinor Lipper.

Cordialement,

votre

Ignazio

Silone